

Faux-départs

La sonnette retentit. La jeune femme alla ouvrir. Un homme, la cinquantaine, en costume sombre, s'inclina:

- Miss Angela Neel, je présume?
- Oui, c'est à quel sujet?
- Cabinet Parker, je suis Mr Parker. Je voudrais vous entretenir d'une affaire privée, une affaire d'héritage. Puis-je entrer?

Ils passèrent dans le salon. Mr Parker s'assit dans la bergère tapissée de rouge, Miss Neel prit un fauteuil et lui fit face. Il ouvrit sa sacoche. Elle commença:

- Vous savez, j'ai perdu ma mère il y a 5 ans et je n' ai pas connu mon père. Si bien que je ne vois pas ce qui...

- Je comprends, avant d'aller plus loin, regardez ceci...

il lui montra une photo prise sur le quai d'une gare, elle montrait des bagages, une valise avec marqué « just married ».

- Je ne saisis pas ce que...

- C'est bien naturel. Je vous en prie, lisez cela. Ce sont des extraits courts de journaux intimes, prenez d'abord celui-ci.

La jeune femme prit le petit carnet en moleskine qu'il lui tendait. Elle l'ouvrit avec précaution. Elle reconnut l'écriture de sa mère. Elle eut alors l'impression d'ouvrir une porte sur le passé. Elle fut prise quelques secondes d'un léger vertige puis commença à lire.

« 19 Septembre 1911.

Demain je prendrai la route pour Guildford, une petite ville de vingt mille habitants, à une heure quinze de Londres. C'est un nouveau départ et le moment est venu de faire le point sur ma vie. Ma mère est morte de la tuberculose quand j'avais quatre ans, j'ai été élevée par mon père, il ne s'est jamais remarié. Il était commerçant, c'était un admirateur de Marie Curie. C'est pour cela qu'il m'a poussée à faire des études. Je suis devenue une des rares femmes médecin. J'ai ensuite mené ma vie comme je l'entendais, alternant l'exercice privé et l'hôpital. J'ai démissionné il y a trois mois du

Kensington Hospital. J'avais critiqué les conditions dans lesquelles étaient accueillies les filles-mères. Sans mari, libre comme l'air, j'ai alors répondu à une petite annonce dans un journal professionnel: « Urgent, cherche praticien pour remplacement, conditions agréables, rémunération motivante ».

La réponse m'apporta quelques précisions. L'écriture était belle mais fébrile, je sentais son auteure pleine de désarroi. Le docteur Henry Bedford avait disparu depuis un mois, laissant en plan son cabinet et sa fiancée. Depuis, il n'avait donné aucun signe de vie. Elle avait prévenu la police, sans résultat. Au bout d'un moment il avait bien fallu se résoudre à rouvrir le cabinet pour payer les frais. »

« 20 Septembre 1911

Le temps de préparer ma valise et de dire au revoir à personne j'ai pris la route. Arrivée à Guilford je me suis rendue directement au cabinet. Il était situé à la périphérie du centre ville dans une belle maison bourgeoise. J'ai sonné plusieurs fois, convaincue que quelqu'un finirait par me répondre. Je me suis mise à rire toute seule comme une idiote. J'ai repensé à une camarade d'enfance, Mary. Je la raccompagnais après l'école. Une fois arrivée chez elle, elle sonnait énergiquement plusieurs fois et comme souvent il n'y avait personne elle criait: « il y a un mort là-dedans? ».

La fiancée du docteur Bedford, Miss Agatha Armstrong, m'a accueillie. Elle était surprise de voir une femme et j'ai bien vu qu'au début elle doutait que je fusse médecin. Je crois que j'ai eu pour elle, comme disent les français, « le coup de foudre de l'inimitié ». C'est une grande et jolie femme, les yeux bleus, les cheveux noirs, une jolie taille, peut-être un peu trop mince, l'air pimbêche, des mains fines ornées d'une jolie bague à deux diamants. Au bout d'une heure elle m'a quittée en me laissant les clefs. Je suis restée seule en tête à tête avec son parfum. J'avais reconnu "Après l'Ondée" de Guerlain." »

« Jeudi 22 Septembre 1911

Le cabinet est situé au rez-de-chaussée. Le balcon du premier étage empêche le soleil d'éclairer les fenêtres. Cela ne doit pas être gai de travailler à l'ombre toute la journée. J'ai traversé le hall et ouvert la porte du cabinet. J'ai allumé. Sans quitter mon manteau, j'ai commencé à visiter une à une les pièces.

Au secrétariat, j'ai trouvé l'agenda professionnel du Dr Bedford. Je savais que je tenais

- Il faut maintenant, pour que votre information soit complète, et c'était la volonté de Miss Armstrong, que vous lisiez cet extrait de son journal intime.

Il ouvrit un cahier vert marqué d'un signet et le lui tendit. Elle lut à la date du 10 avril 1912:

« J'étais sans nouvelles d' Henry depuis deux jours. Dans l'espoir qu'elle sache quelque chose je suis passée voir Miss Neel. Le cabinet était vide alors je suis montée au premier et je suis rentrée dans sa chambre, elle était vide aussi. J'ai ouvert tous les tiroirs et je suis tombée sur un petit carnet que j'ai lu avec avidité.

Je n'en croyais pas mes yeux! Lui et elle! C'était impossible! J'ai trépillé de rage. Non, non et non! Comment avait-il pu lui faire cela? Cette fille n'était pas du tout son genre! A ces pensées horribles j'ai manqué me jeter par la fenêtre.

Tout à coup, j'ai souri, j'ai pensé que je pouvais encore prendre la Ford et aller à Southhampton. J'ai imaginé les attendre à la gare et les tuer tous les deux avec le petit revolver offert par mon père pour mes dix-huit ans. Je le gardais dans la boîte à gants. Une bonne blessure au ventre, ils auraient mis du temps à mourir et auraient souffert comme j'avais souffert. Oui, mais alors, cela aurait été pour moi le scandale et la prison? Non, il valait mieux contre-attaquer plus habilement. Calomnier Henry pour atteindre cette petite peste de Miss Neel. Par exemple: « Oui, il avait des problèmes que la décence m'oblige à ne pas évoquer, mais vous qui le connaissez bien vous pouvez deviner, non? Vraiment, vous ne voyez pas? Ah, vous commencez à comprendre. C'est pourquoi j'ai préféré le lui laisser». Non, je m'égarais, je délirais, cela ne menait à rien. Je devais reprendre mes esprits, construire. D'abord m'occuper de cette fille, je savais maintenant où la trouver.

J'ai accouru à l'hôtel Victoria et j'ai réussi à l'enfermer puis je me suis préparée à régler son compte à cet imbécile.

Je suis arrivée sur le quai, j'ai trouvé Henry en train de faire une photo. Il y avait marqué « Just married! » sur une des valises.

C'en était trop! J'ai pris l'appareil photo. Je lui ai dit qu'elle ne viendrait pas. Je lui ai dit que j'étais enceinte, que je révélerai toute l'affaire et que si cela ne suffisait pas je serais capable d'insinuer qu'il était compromis dans des affaires de femmes. J'avoue que j'ai été satisfaite de voir le visage d' Henry se décomposer. Sa carrière était fichue et avec un peu de chance il a dû se voir aux assises. Je lui ai donné trois jours pour mettre ses affaires au clair. »

là le coeur du cabinet. S'il est peu rempli l'inquiétude gagne le praticien, s'il l'est trop c'est l'épuisement qui guette. Celui-là dépassait tout ce que j'avais vu. Toutes les plages horaires étaient occupées, de bon matin jusqu'à tard le soir et comme si cela ne suffisait pas des rendez-vous étaient rajoutés en travers et dans les marges. Sa vie devait être un enfer. Ensuite, je suis passée dans la salle de soins, propre, bien équipée, rangée avec méthode. Dans un coin, une malle, sans serrure, je l'ai ouverte. Elle contenait deux livres, "Rudiments d'hindi à l'usage des médecins", "Chirurgie obstétricale", et une photographie. Elle montrait un homme, un européen, devant une maison de bois avec des jeunes indiennes accoudées aux fenêtres, il souriait.

Angela vit que les extraits qui suivaient étaient beaucoup plus courts, les événements s'accéléraient.

« 12 Janvier 1912

Cela fait maintenant trois mois que je suis à Guilford. Le docteur Henry Bedford a fini par rentrer. Je ne m'attendais pas à un tel homme. C'est un ancien médecin militaire, il a passé plusieurs années en Inde et en Afghanistan. Il a eu une grave crise de malaria et a préféré disparaître pour se faire soigner dans un hôpital militaire à Londres pour ne pas inquiéter sa fiancée. D'après ce qu'il m'a dit, j'ai compris qu'elle ne l'aide guère. Il me fait de la peine. Il m'a proposé de rester car il a trop de travail et il se sent faible. »

« 10 mars 1912

J'ai peur. Je suis enceinte. J'en ai parlé longuement avec Henry. Il m'a rassurée. Il m'a proposé de devenir sa femme et de partir juste après pour les Etats-Unis. Arrivés là-bas des amis à lui nous aideront. »

« 8 avril 1912

Aujourd'hui nous nous sommes mariés. Dans deux jours, je partirai en premier et l'attendrai à l'hôtel Victoria à Southampton. Nous nous rejoindrons à la gare. »

Le journal s'arrêtait là. Elle rendit le carnet.

-Je....Je...Ma mère ne m'avait jamais raconté. Mais je ne vois pas....

Sans se troubler Mr Parker reprit:

Miss Neel reposa le cahier, l'air accablé.

-Mais, mais...C'est horrible!

Mr. Parker sembla ne pas entendre et reprit la parole.

- Votre père a préféré partir, seul. J'ajoute que par la suite Miss Armstrong ne s'est pas mariée et n'a pas eu d'enfant. Sur le tard ma cliente semblait avoir contracté une dette à votre endroit et elle a voulu réparer le mal qu'elle s'accusait d'avoir fait à votre mère. Elle vous a désignée comme sa légataire universelle.

Et il ajouta avec gravité :

-Vous savez, il se trouve que l'intervention de Miss Armstrong vous a peut-être sauvé.

- Que voulez-vous dire?

- Le 10 avril 1912, ça ne vous dit rien? Votre père a embarqué sur le paquebot en direction de New-York. C'était le Titanic.

1649 mots

